

MUKHINA INNA ALEXEEVNA & EREMINA TATIANA

(Russie, Groupe de Saint-Pétersbourg)

Inna Alexeevna Mukhina est née le 20 octobre 1930. Professeur de langue et de littérature russes. Elle a aussi travaillé de nombreuses années à l'Institut de formation continue des enseignants. Elle a contribué à la fondation du groupe d'Éducation nouvelle de Saint-Pétersbourg, et a organisé de nombreux stages, en Russie et à l'étranger. Elle a participé à plusieurs universités du GFEN et du LIEN.

Tatiana Iakovlevna Eremina. Je suis née en 1957, dans la ville de Leningrad. Je suis professeure de langue et de littérature russes au lycée № 406 à Pouchkine, près de Saint-Pétersbourg. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de donner des cours à des professeurs de la région et de la ville de Saint-Pétersbourg, en répandant les idées et les pratiques d'Éducation Nouvelle. J'ai également animé des ateliers de littérature. J'ai écrit des articles et des livres destinés aux maîtres d'école, aux psychologues et aux professeurs des établissements d'enseignement supérieur.

Nos passeurs

Inna Alexéevna Mukhina : Mes premiers professeurs d'Éducation nouvelle ont été des gens surprenants : Michel Ducom (*), Pierre Colin, Odette Bassis (*), Jean-Louis Cordonnier (*) et plusieurs collègues de France, qui sont venus à Moscou, à Saint-Pétersbourg et nous ont ensuite invités en France pour y animer nos ateliers.

Dans ma mémoire, il restera pour toujours la démarche de Jean-Louis sur "*l'histoire de la géologie de la Terre*". Dans cet atelier, j'ai éprouvé ce qu'est une "rupture". J'ai découvert et compris les aphorismes laconiques de l'Éducation nouvelle : "Tous égaux" "Tous capables", "Une révolution est nécessaire". Déjà, dans les années 1990, nous avons compris qu'une révolution était indispensable, non pas politique mais dans la mentalité des professeurs. Aujourd'hui, ce problème demeure le principal car la conscience de la plupart des professeurs fonctionne encore par clichés ; et donc les enfants agissent par habitude, rien n'est fait pour les introduire à **la liberté et à la création**.

L'activité noble et désintéressée de nos collègues français a produit des résultats surprenants : les ateliers de création sont devenus le patrimoine d'une large communauté pédagogique russe.

Tatiana Eremina : C'est d'abord par ma mère Inna Alexéevna Mukhina que j'ai entendu parler des idées du GFEN, quand elle est revenue de France. Ces idées me semblaient belles, mais étrangères. Ensuite, j'ai participé à un stage organisé par Inna pendant les vacances scolaires, à 60 km de Pétersbourg. C'était une semaine entière d'ateliers agrémentés de flâneries entre les pins... La fatigue se liait avec l'inspiration, l'embarras avec le plaisir des découvertes. Odette Bassis, Michel Ducom et d'autres professeurs de France, et Charles Pepinster (*) de Belgique s'occupaient de nous. Parallèlement, nos collègues russes travaillaient : ils avaient

déjà compris beaucoup et partageaient leur expérience entre eux ; plusieurs ont animé des ateliers. Par la suite, il n'y a eu que peu de rencontres comme celle-là !

Je me rappelle particulièrement des trois premières démarches. La sensation de nécessité et la possibilité de création sont nées pour moi de l'étude de Charles sur le *Chaperon Rouge*. Dans le groupe nous avons rit longtemps, et ensuite j'ai composé un poème entier, bien que je n'écrive pas ordinairement de poésie. Dans la démarche d'Odette Bassis, dans notre groupe, nous avons décidé d'abord soigneusement de notre tâche, en mobilisant nos connaissances anciennes. Nous étions contents de nous-mêmes. Ensuite du couloir, est arrivé un autre groupe, et, dans nos têtes, tout a été retourné, quand il est devenu clair qu'il n'y aurait pas d'autres questions. Les explications d'Odette sur la psychologie de la connaissance ont aussi été très importantes pour moi.

Le culbutage des représentations se prolongeait dans les autres démarches. Beaucoup de force a été donnée par Anatole Arséniévitch Okouniev. Ses travaux nous ont permis de percevoir des idées de liberté et le droit de choisir une voie personnelle.

J'ai éprouvé un véritable choc dans l'atelier de Lydia Dmitrievna Furaevoi sur Shakespeare. En particulier, Lydia Dmitrievna et ensuite (plus tard) Jeanne Andreeva m'ont montré, qu'on peut, avec succès, faire les ateliers directement dans les cours, au lycée.

C'est Pierre Colin qui a animé l'atelier suivant sur la nouvelle. C'est là que j'ai compris comment on peut apprendre à plusieurs, par quels procédés.

Étant revenue à mes cours après ces premières démarches, **j'ai compris que je ne pouvais plus travailler comme avant**, mais que je ne connaissais pas encore la nouvelle façon de faire. Il a fallu inventer. Je suis professeur de langue russe et de littérature et cela implique une nécessité constante d'invention. En 1999 mon premier livre était prêt : 9 ateliers sur la littérature.

Dans quelle filiation vous sentez-vous ?

Inna Alexéévna Mukhina : Aujourd'hui, à Saint-Pétersbourg, il y a un groupe public d'Éducation nouvelle présidé par Anatole Okouniev. Mais ce n'est encore qu'une petite organisation...

Je pense que l'activité principale liée aux idées d'Éducation nouvelle se déroule à l'APPO (L'académie post diplôme de formation pédagogique de Saint-Pétersbourg). Dans les cours et les études, une multitude de professeurs de disciplines différentes ont fait connaissance avec les idées et avec la pratique des ateliers pédagogiques. Cela représente déjà plus de mille personnes, parce que nous nous sommes occupés de la diffusion de ces idées et de l'invitation d'adhérents depuis le milieu des années 1990. Je peux dire que nous sommes plusieurs à avoir œuvré à cela. Depuis ce temps-là, quelques personnes liées aux idées d'Éducation nouvelle ont soutenu des thèses. Nous organisons aussi chaque année des cours de perfectionnement professionnel, que j'ai conduits avec Maria Baguié, Lydia Furaeva, Nadiéjda Bielova, Olga Orlova et d'autres collègues connues en dehors de Pétersbourg. De

nombreuses fois, nous avons fait des cours en Biélorussie, Estonie, Lettonie, Lituanie, Kazakstan. Malheureusement, en Russie de nos jours, c'est avec peine que se répand l'activité des associations.

Au long des dernières années, j'ai conduit des groupes d'étudiants de l'université pédagogique. À la suite de nos préparations, ils ont pu inventer et animer pour les autres des ateliers d'auteur. Là-dessus, nous avons écrit un article dans le "Journal des Maîtres".

Tania Eremina : Avant les relations avec GFEN, j'avais peu d'alter ego pour partager mes idées. Mais toute la période - près de 8 ans - pendant laquelle les professeurs français sont venus chez nous - m'a permis d'en trouver. Par la suite, j'ai inventé des cours pour des collègues, y compris des professeurs d'autres disciplines. Plusieurs ont accepté les idées de l'Éducation nouvelle directement à partir de mes inventions de cours. Car un atelier, ça émoustille : un de mes proches collègues avait fait un atelier dans sa classe et il a été surpris de constater que les élèves pouvaient parler intelligemment. "Le plus difficile - m'a-t-il dit - c'est de rester silencieux et de ne pas faire de commentaires sur les réponses des élèves".

Ces idées ont contaminé mon mari, et il a commencé à faire lui aussi les ateliers de mathématiques et d'informatique à l'université pour les étudiants et ensuite dans d'autres écoles, pour des professeurs. Aujourd'hui, il est mon principal complice. Malheureusement, une véritable organisation des professeurs de Pétersbourg n'en a pas résulté. Nous avons échangé des idées avec ces professeurs au milieu des années 90 - avec Jeanne Andreeva, Nadiejda Bielova et les autres.

Pour un professeur de littérature en Russie, ce n'est pas une idée neuve, mais tout à fait naturelle que l'enseignement est aussi un travail d'éducation. Ce qui était nouveau pour moi, c'est qu'il y avait des procédés et qu'on pouvait s'appuyer sur une conception de la psychologie de l'apprentissage. Il m'a fallu lire les livres de Vygotsky, Freinet, Piaget. Mais c'est aux professeurs français que je dois le plus.

Qu'est-ce que j'ai apporté dans la corbeille ?

Tania Eremina : Ces idées venues de France, qui nous sont arrivées au milieu des années 1990, étaient conformes aux idées de Perestroïka (en russe = reconstruction), à notre désir de démocratie, à nos rêves d'un vrai épanouissement de la personne, de son développement libre. Depuis ce temps-là, la situation publique dans le pays a beaucoup changé... Je suis très sensible à l'activité collective, parce que mon éducation, dans un pays qui était soviétique, m'a appris à ne pas me renfermer sur des intérêts personnels. Mais les enfants modernes, mes élèves, sont beaucoup plus individualistes. Ils ne sont pas prêts à envisager qu'une réponse puisse être collective : l'économie russe, sa vie politique, les feuilletons à la TV, tout prône la réussite matérielle, plus que la hauteur morale.

Ce que j'ai inventé en Éducation nouvelle tourne autour de la question du "comment ?". L'élaboration des ateliers, qui inspirent et même remplacent les leçons, est pour moi la tâche principale. Notamment parce que, dans le travail collectif de l'atelier, les

enfants apprennent à estimer la coopération, la création, l'invention. J'ai noté, beaucoup de propos comme ceux-ci, après les ateliers : "En fait, mes copains sont fortiches, ça m'a aidé beaucoup". Il est aussi très important de faire aussi rentrer dans le travail des enfants, une contribution plus forte de l'hémisphère droit. Ainsi, ils apprennent à penser, à écrire, à composer. Et ils deviennent heureux.

C'est souvent dans les ateliers que les timides, les taciturnes se mettent à parler ou à écrire. Être capable d'écouter chacun, de prendre en compte toutes les opinions du groupe, c'est l'acquisition d'une capacité démocratique dans un état où le chef du parlement dit que "le parlement ne doit pas être un lieu de discussion".

Au jour d'aujourd'hui, j'ai déjà inventé plus de 30 ateliers, pour les enfants et pour les adultes. Une grande partie est publiée, et je sais que beaucoup d'autres professeurs se servent de mes élaborations didactiques. Mon premier livre s'appelait *L'apprentissage, les relations, l'œuvre*. C'est cela l'essentiel de ce que je porte.

Inna Alexéévna Mukhina : Mon apport concret est le livre écrit en collaboration avec Tania Eremina et quelques articles dans les revues, l'élaboration de 15 ateliers pédagogiques, particulièrement sur le thème général "*Les motifs de la liberté personnelle de la personne dans la littérature russe classique*". J'ai réussi à organiser l'expérience de cette activité pour les membres de la chaire d'histoire de la pédagogie, où je suis chargée de cours, et pour les didacticiens des chaires d'éducation, de littérature, de projets régionaux. Je compte avec cela produire un nouveau livre.

Quel est mon cheminement depuis que je suis dans l'Éducation nouvelle ?

Inna Alexéévna Mukhina : Ma philosophie de vie et professionnelle a beaucoup changé depuis que je me suis jointe au mouvement GFEN. Je me suis rendue compte réellement des mots remarquables de Dimitri Ivanovitch Mendeleev¹ : "Le Sens de la vie, c'est l'œuvre. Par contre, si les hommes répètent et reproduisent, ils disparaîtront, comme se sont éteints les mammoths". L'intégration des meilleures traditions culturelles du passé avec les innovations du futur - pour les gens et au nom des gens - voilà le contenu de cette œuvre. Mais il ne faut pas être maximaliste et attendre le résultat d'un coup. "Si le grain de blé ne meurt, il ne germera pas".

Tania Eremina : Mon chemin a été d'abord un "renversement de conscience". C'était dans l'esprit de mes conceptions sur l'éducation démocratique. Mais je ne savais pas comment le traduire en processus d'enseignement. Ensuite j'ai commencé à inventer des ateliers. Il m'a fallu plus profondément étudier la psychologie, comprendre mieux les élèves. Cela a changé mon rapport avec les objets d'étude : avec la linguistique, avec les œuvres d'art. J'ai aussi compris, que la coopération créatrice avec l'œuvre

¹ - Dmitri Ivanovitch Mendeleev (1834-1907) est un chimiste russe très connu pour son travail sur la classification périodique des éléments, publié en 1869 et également appelé tableau de Mendeleev.

d'art est la voie de la connaissance. J'ai commencé à examiner les paradoxes comme base du développement. Pour cela, j'ai une reconnaissance toute particulière envers Odette Bassis.

Ces dernières années, j'ai dû inventer beaucoup sur comment conserver les possibilités du développement créateur tout en étant contrainte de consentir à la bureaucratisation des cursus, l'introduction obligatoire des tests, qu'auparavant j'utilisais au minimum.

L'idée que la pluralité des opinions est un grand apport aux différentes "vérités" humaines s'est formée pour moi il y a longtemps et s'est raffermie sous l'influence du GFEN. Mais dans les dernières années, dans l'école russe, il y a eu une tendance à l'unification des opinions. La richesse de cette pluralité est devenue plus difficile à faire passer face aux résistances des enfants. J'ai beaucoup travaillé sur la fiction et mes professeurs m'ont permis de comprendre que la réponse n'est pas forcément unique. Dans un atelier, une "mauvaise réponse" ne peut pas être considérée comme fausse et balayée de côté. Ce sont souvent ces réponses "autres" qui mènent vers la découverte. La "mauvaise combinaison" des mots poétiques peut générer une vision métaphorique du monde.

J'ai pris conscience que j'ai un fort degré de responsabilité dans le fait que mes élèves se construisent un tableau réaliste du monde, et en même temps humaniste. L'approche analytique et créatrice des phénomènes en même temps que le réveil de **la fantaisie doit opposer une résistance pragmatique** face à l'approche inhumaine des processus d'apprentissages introduits de plus en plus par les instructions du Ministère.

Quels projets d'aujourd'hui peuvent être estampillé Éducation nouvelle ?

Tania Eremina : Mon projet actuel est de continuer à créer des ateliers pour les élèves des classes terminales, pas seulement en littérature, mais aussi en langue russe. Tâcher de cumuler l'approche créatrice d'objets d'étude avec l'obligation concrète d'apprendre pour les examens.

Pendant plusieurs années, Inna a travaillé pour l'essentiel avec des professeurs, mais moi, je travaille avec des enfants de 12-17 ans. Quand elle donne ses cours, elle a plus de temps devant elle que moi. Au début, elle n'inventait que de longs ateliers, très différents d'une "leçon". Nous avons examiné ce que je pourrais faire : je suis très tenue par le programme et je ne peux pas me permettre de passer du temps en longs ateliers. Au plus, 3 ou 4 heures. Parfois, on peut diviser l'atelier, mais pas toujours. Mon expérience m'a montré que dans un atelier fractionné, les enfants se distraient beaucoup, ou bien oublient.

Et puis, il est très difficile de travailler sans complices, sans compères et sans alliés à ses côtés. En effet, à l'école une équipe est nécessaire. Si je fais un atelier et qu'ensuite les enfants partent vers une leçon autoritaire chez un collègue, plusieurs de ceux-ci ensuite ne rentrent plus dans un nouvel atelier, ne font plus confiance, ne

sont plus prêts à **oser leur liberté intérieure**. Ce qui est compliqué dans ces conditions, c'est de créer et de conserver une atmosphère de respect mutuel tout au long de l'atelier. La tradition pédagogique russe, c'est un haut degré d'autorité du professeur ; je ne peux donc qu'épisodiquement mener de vrais ateliers en classe. Une grande discussion avec Inna a porté sur la possibilité de mettre des bouts d'atelier dans une leçon plus classique.

Notre société russe est de nouveau en pleine contradiction : les idées de développement de la personnalité sont promues dans les discours, mais les programmes scolaires mettent en œuvre leur contraire : des méthodes de contrôle et des examens. À la fin de l'année, les barèmes d'examen exigent la bonne réponse, sans variation. C'est ça la "pluralité des opinions !" Le travail des professeurs n'est plus évalué qu'en fonction des notes des élèves.

Inna Alexéevna Mukhina : Le mouvement d'Éducation nouvelle peut toucher toutes les sphères de l'activité de la personne, tous ses projets et la direction de ses idées. Malheureusement, le monde moderne – il me semble – dans tous les pays s'est concentré autour des biens financiers. Pourtant la composante spirituelle, l'âme de l'être, est beaucoup plus importante. Les notions de beauté, de vérité, d'amour, de liberté ont toujours été inhérentes à la mentalité russe. Maintenant ces notions sont trop repoussées par les préoccupations financières. Ce n'est que par l'effort conjugué des gens surprenants, qui nourrissent l'Éducation nouvelle que l'on pourra corriger également les grands problèmes. Pour finir, je suis fière que, pour la première fois, les vainqueurs du concours principal des professeurs à Pétersbourg soient des professeurs qui ont montré des ateliers pédagogiques.

Tania Eremina : De Jean-Louis j'ai appris l'optimisme, y compris l'optimisme social, et l'activité créatrice. Les relations avec le LIEN, y compris par correspondance, me permettent de me sentir partie prenante d'une importante puissance créatrice, qui aidera le monde à être meilleur, graduellement.

L'Éducation nouvelle n'est pas utile qu'à l'école. Ceci dit, animer des ateliers dans la société russe d'aujourd'hui est très difficile, même si ce n'est pas tout à fait interdit ; on peut le faire à l'école sans être poursuivi, c'est autorisé comme une forme de technologie didactique mais cela reste quelque chose d'osé. Nous avons acquis les idées du GFEN pendant une période de réorganisation démocratique, et ce dialogue avec le GFEN m'a également appris à être tolérante et patiente. Je suis comme Luka, le héros de Gorki, qui dit : "la personne peut tout, si seulement elle le veut vraiment".